

Laporte Raymond
1, allée du Stade
33460 – Lamarque

Rapport sur mon séjour au camp de Travail forcé Arbeitserziehungslager de Grossbeeren



En octobre 1942, j'ai été, ainsi que trente ouvriers des Établissements Pompes Guinard, à Saint-Flour, désigné pour aller travailler en Allemagne au titre du « S.T.O. »¹ ; j'ai refusé de signer le contrat qui a été signé pour moi par l'inspecteur du travail. J'ai subi des pressions de la part de la Direction de l'entreprise et de ma famille (mon frère travaillait, lui aussi, dans cette même usine et, en cas de défection de ma part, il devrait partir à ma place). Je suis donc parti contre mon gré.

Arrivé à Hennigsdorf, à l'usine A.E.G. Borstg, sans ardeur, mauvais travail et petits sabotages et, naturellement, à la première occasion, j'ai été arrêté un jour avec deux camarades. Plutôt que d'aller travailler nous avons décidé d'aller nous promener à Berlin où nous avons été arrêtés par un agent de la Gestapo. Puis, après renseignements à l'usine, nous avons été embarqués dans un camion pour le camp de Grossbeeren au sud de Berlin.

Arrivés dans la nuit au camp, nous avons, ainsi que d'autres camarades, été mis en rang pour l'appel dans la neige et le froid de février 1944. Je me souviens de la réception par les SD, accompagnés par un Russe « blanc », prisonnier comme nous, mais qui était leur ami ; ce type, équipé d'une paire de gants de boxe, à l'appel de chaque nom, s'approchait du prisonnier et lui envoyait des coups dans la figure et au ventre, ce qui faisait rire les SD.

Il a voulu procéder de la même manière avec moi. Mes deux camarades étant à côté de moi, je me suis mis en garde comme un vrai boxeur et lui ai proposé de me procurer une paire de gants pour me battre avec lui. Croyant que j'étais boxeur, il n'a touché aucun de nous trois.

Après l'appel, nous sommes entrés dans une pièce. Il a fallu se déshabiller et prendre un bain, à dix ou quinze dans la même eau.

Nous avons passé la nuit couchés par terre, dans une baraque. Le deuxième jour, réveil à 5 heures, dans la nuit, et départ pour le travail, toujours avec nos habits « civils », à côté de la gare, pour transporter des rails. Après une pause à midi sans manger, reprise du travail jusqu'à la nuit. Une soupe nous a été distribuée.

Le troisième jour, à nouveau réveil à 5 heures mais, cette fois, plus question d'aller travailler à l'extérieur ; une épidémie de typhus s'étant déclarée, nous étions consignés au camp.

On nous a sorti nos habits civils pour nous habiller avec de vieux vêtements. En premier lieu, j'ai reçu un pantalon avec des trous. Le distributeur a eu pitié de moi et m'a donné un autre

¹ Service du Travail Obligatoire

pantalon pour couvrir les trous du premier, les trous du second n'étant pas aux mêmes endroits que ceux du premier.

Comme il faisait jour, j'ai pu voir l'importance de ce camp : environ quinze à vingt baraques, barbelés, miradors, place centrale au milieu d'une plaine immense, et logements des SD dans des baraques à l'extérieur.

Nous couchions sur des lits en bois superposés, sans paille, juste une couverture et une chaussure comme oreiller. On dormait alors habillés par -20°. Dès l'ordre de réveil, les portes et les fenêtres étaient ouvertes et on lavait le local à grande eau, ceux qui n'étaient pas de corvée devaient rester immobiles entre les travées.

Après la distribution du « café » et d'un morceau de pain, on désignait les prisonniers pour les corvées, pour les W.C et pour le transport des morts jusqu'à la clairière. J'ai réussi à passer au travers de ces corvées tout le temps de mon séjour. Ensuite il fallait aller aux lavabos. Un seul robinet au milieu de la place. Entièrement déshabillés sous la neige, on se lavait avec une sorte de lessive qui ressemblait à du gros sel et tout ceci accompagné de coups de trique des SD. Pour nous réchauffer, nous devions courir dans la neige autour de la place centrale. Malheur à celui qui était en queue du groupe, les SD et les chiens savaient le faire accélérer

Le midi, on faisait la queue pour avoir une soupe. Une fois servi, il fallait courir à la baraque en évitant les coups de gourdins et les chiens dressés pour attraper les gamelles. Si par malheur elle tombait, il fallait attendre la distribution du lendemain. J'ai vu des prisonniers ramasser à terre ce qui restait de la soupe. Lorsqu'il y avait une alerte à l'heure de la distribution, ce qui arrivait souvent à Berlin, elle était reportée au jour suivant.

La situation a empiré car, le typhus faisant des ravages, tous les matins, la charrette, tirée par des détenus, passait ramasser les morts de la nuit qu'ils portaient à la fosse commune, en dehors du camp. Mais, en principe, nous gardions les morts deux à trois jours pour toucher leur part de pain.

Devant l'extension de l'épidémie nos vêtements ont été ramassés pour être désinfectés et nous avons pris un bain chaud dans une baignoire qui servait pour vingt ou trente prisonniers.

J'ai réussi à garder un pull-over qu'on m'avait laissé à mon arrivée et qui m'a été volé quelques jours après par un groupe de Russes lors de la promenade après le passage aux lavabos.

Nous étions une minorité de Français et nous ne pouvions rien faire dans cette jungle contre les Russes, les Polonais et les Allemands.

L'épidémie s'est encore aggravée, nos gardiens ne sont plus rentrés dans le camp. Il n'y avait plus de discipline. Les plus nombreux et les plus forts étaient les chefs. Le malade qui ne mangeait pas aussitôt la distribution et qui la cachait sur lui, s'il n'était pas protégé par des camarades, était roué de coups et dévalisé.

Un des deux camarades arrêtés avec moi a eu la fièvre et a été porté dans la baraque des malades ; nous ne l'avons jamais revu.

Le soir, nous avons l'appel sur la place centrale et, au coup de sifflet, il fallait rentrer dans les baraques en courant. Les SD, depuis les miradors, faisaient des cartons sur les derniers. Un matin, avec un autre Français, nous avons été désignés pour aller récupérer un Français

dans un tas de morts. Il avait été tué d'un coup de fusil par les SD qui voulaient voir l'impact de la balle. Nous pleurions mon camarade et moi ce qui faisait encore plus rire ces brutes.

Et la faim qui nous taraudait jour et nuit. J'ai souvent pensé au chaudron de « soupe » donné aux cochons dans le village de mes parents : pommes de terre, choux, betteraves, maïs...

Vers la fin du séjour, j'ai été désigné pour porter à manger aux malades. Depuis un bouteillon rempli de riz brûlant nous remplissions les gamelles et les portions dans les baraques. C'était terrible de voir ces morts-vivants couchés partout sur les lits, entre les travées, par terre, sur de la paille pourrie, les pauvres gars se vidant de partout.

Les morts étaient ramassés tous les jours, quinze à vingt à chaque fois.

Nous avons distribué les gamelles de riz mais, à cause de la fièvre, ils échangèrent contre de l'eau le morceau de pain qui traînait à côté d'eux.

C'est cette fois le seul repas formidable que j'ai fait dans ce camp maudit. J'ai mangé du riz à pleine main et j'ai récupéré du pain pour mon camarade et moi.

Tous les non-malades ont été rassemblés dans une baraque vide et on couchait par terre. Nous nous sommes regroupés à cinq Français pour pouvoir nous défendre. Cette pièce n'étant pas chauffée, nous dormions tous les cinq les uns contre les autres avec une couverture dessous et quatre dessus. Le matin on sortait faire une promenade dans la neige et le reste de la journée on restait assis par terre.

Je me souviens des Russes, les plus nombreux, qui se regroupaient dans un coin, tassés les uns contre les autres et qui chantaient doucement des chants tristes.

Début avril, j'ai reçu une veste et un pantalon sans trous.

Mon camarade a été envoyé dans un hôpital à Berlin. Quant à moi, j'ai été embarqué, avec d'autres, dans un wagon à bestiaux avec un morceau de pain. Ce train a roulé autour de Berlin pendant 48 heures et nous sommes arrivés au camp de concentration de Sachsenhausen. Nous avons été débarqués, mis en rang par cinq et, à grands coups de gourdins et de pieds dans les chevilles et de morsures de chiens, nous avons été conduits par les SS dans le camp.

La porte du camp s'est ouverte et là, miracle, plus de coups, plus de peur, des détenus sont venus faire l'appel et nous désigner les baraques auxquelles nous étions affectés. Tout cela, sans crier, sans coups et avec discipline. J'ai été affecté au Bloc 16, dit Bloc des Français, et devant notre état lamentable les autres détenus ont fait une collecte. J'ai eu droit à dix-sept croustons de pain, un demi-oignon et une queue de hareng saur. Rien ne m'a été volé. J'ai pu faire une petite réserve car il m'était impossible de tout manger en une fois.

J'avais perdu 35 kilos dans le camp de travail. Quand je me suis vu dans une glace, pour la première fois depuis 56 jours, je ne me suis pas reconnu. J'ai pu enfin donner de mes nouvelles à ma famille en mentant pour la censure sur mon état de santé.

De nous trois, un camarade est mort du typhus. Le second a été envoyé à l'hôpital à Berlin. Je n'ai jamais eu de ses nouvelles. Et moi, en camp de concentration. Ayant fait ces deux camps, le plus dur a été celui de Grossbeeren

Raymond Laporte
Matricule 76684